

# Lénine

**Karl Radek** <sup>[1]</sup>

*Source : Bulletin Communiste, n°12, mars 1923, pp. 178-181.*

Comme tout dans la nature, Lénine est très certainement né un jour, a grandi, s'est développé. Quand Vladimir Ilitch me vit naguère feuilleter le recueil nouvellement paru de ses articles de 1903, un sourire rusé éclaira son visage et il me dit avec un petit rire : « *Il est très intéressant de lire quels imbéciles nous étions !* ». Mais je n'ai pas l'intention de comparer ici la forme du crâne de Lénine à 10, 20 et 30 ans avec celle du crâne que nous voyons luire maintenant aux séances du Comité Central du Parti ou du Conseil des Commissaires du Peuple. Il sera question ici du chef Lénine, et de l'homme.

Pierre Borissovitch Axelrod <sup>[2]</sup>, le père du menchévisme qui exècre Lénine de toute son âme – et l'on peut étudier sur lui comment l'amour se transforme en haine – me racontait, dans une des philippiques enragées qu'il m'assénait pour me convaincre de la nocivité du bolchévisme, et en particulier de Lénine, comment Lénine arriva pour la première fois à l'étranger, comment ils firent de communes promenades et de communes baignades : « *Je sentais alors, disait Axelrod, que j'avais affaire à un homme qui serait le chef de la révolution russe. Ce n'était pas seulement un marxiste instruit – il y en avait beaucoup. Il savait puissamment ce qu'il voulait et comment il le ferait. Il sentait la terre russe* ».

P. B. Axelrod, politique déplorable, ne sent pas la terre. C'est un raisonneur en chambre dont la tragédie est d'avoir imaginé, à l'époque où il n'y avait pas de mouvement ouvrier en Russie, comment ce mouvement devrait se développer. Et quand le mouvement se développa autrement, P.B. Axelrod en fut mortellement offensé. Il crie encore à l'enfant désobéissant. Mais l'homme remarque souvent fort bien chez autrui ce qui lui manque à lui-même et Axelrod saisissait avec beaucoup de finesse les qualités qui allaient faire de Lénine un chef.

Un chef de la classe ouvrière doit absolument embrasser toute l'histoire de sa classe. Il doit la connaître comme les grands chefs d'armées modernes, dont le propre est de vaincre avec la moindre dépense de forces, doivent connaître l'histoire de la stratégie. Celle-ci n'est pas un recueil de formules, parce que rien ne s'y répète. Mais l'étude en assouplit l'esprit du chef d'armée, le rend capable d'apercevoir des dangers et des possibilités que ne verrait pas un chef improvisé, empirique. L'histoire du mouvement ouvrier ne nous dit pas ce qu'il faut faire, mais nous permet de comparer notre situation à différents mouvements décisifs du passé et de mieux apercevoir ainsi les dangers et les problèmes du présent. Or, on ne peut pas connaître l'histoire du mouvement ouvrier sans entrer dans les détails de celle du capitalisme, de son mécanisme, de toutes ses

---

[1] Radek, Karl, pseudonyme de Karl Bergardovich Sobelshon (1885-1939), journaliste et polémiste de talent. Né en Galicie austro-hongroise, il adhère à la social-démocratie polonaise en 1902. De 1904 à 1908, milite dans la social-démocratie allemande où il se brouille avec Rosa Luxemburg. Réfugié en Suisse pendant la Première guerre mondiale, il y rejoint les bolcheviques. Après la Révolution d'Octobre, fait partie des « communistes de gauche » qui s'opposent au traité de Brest-Litovsk. Représentant officieux des bolcheviques en Allemagne et conseiller du Parti communiste allemand. Membre du Comité central du parti communiste russe (1919-1924), il est aussi secrétaire du Comité exécutif de la IIIe Internationale (1920) et de son présidium (1921-1925), puis dirige l'Université Sun Yat-Sen à Moscou (1926-1927). Membre de l'Opposition de gauche puis de l'Opposition unifiée, il est exclu du Parti en 1927 et capitule en 1929 et devient rédacteur à la « Pravda » et conseiller de Staline. Arrêté en 1936 et condamné à 10 ans de prison au second procès de Moscou en 1937, il meurt en mai 1939 dans des circonstances troubles, assassiné par un codétenu, probablement un agent du NKVD agissant sur ordre de Béria.

[2] Axelrod, Pavel Borissovitch (1850-1928). D'abord adepte de Bakounine, participe avec Plékhanov et Véra Zassoulitch à la fondation du groupe social-démocrate « Libération du Travail », puis à celle du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, dont il sera rédacteur de son journal, l'« Iskra » en 1900. Menchevique à partir de la scission du IIe Congrès de 1903, résolument opposé à Lénine et aux bolcheviques, il est également membre du Bureau socialiste international de la IIe Internationale. A pris part aux conférences socialistes contre la guerre de Zimmerwald (1915) et de Kienthal (1916), où il incarnait leur aile droite. Hostile à la Révolution d'Octobre, il émigre.

manifestations économiques et politiques.

Lénine connaît la théorie du capitalisme comme peu de disciples de Marx. Ce n'est pas chez lui une connaissance des textes. A ce propos, notre camarade Riazanov <sup>[3]</sup> pourrait lui rendre des points. Lénine a repensé, comme personne, la théorie de Marx. Ouvrez la petite brochure sur nos discussions de la question syndicale, dans laquelle il fulmine contre Boukharine <sup>[4]</sup>, coupable à ses yeux de syndicalisme, d'éclectisme et d'autres péchés capitaux (quand Vladimir Ilitch fulmine contre quelqu'un, il ne manque jamais de diagnostiquer chez son adversaire toutes les maladies énumérées dans un vieux bouquin de médecine qu'il révère). Dans cette petite brochure de polémique, une page est consacrée à la distinction de la dialectique et de l'éclectique. On ne la cite dans aucun recueil d'articles sur le matérialisme historique. Elle contient cependant plus de substance que de longs chapitres d'ouvrages volumineux. Lénine s'est assimilé la théorie du marxisme et l'a repensée mieux que quiconque pour la raison qu'il l'a étudiée dans le même but que Marx l'a créée.

Le vieux Mehring <sup>[5]</sup> écrivit jadis une notice bibliographique sur un livre consacré à Feuerbach <sup>[6]</sup> par un auteur russe dont le nom ne me revient pas. Pourquoi se demandait Mehring, un Allemand n'aurait-il pas pu écrire ce livre-là ? Et il répondait : « *Parce que les Allemands ne se donnent pas pour but de transformer tout l'ordre social et politique de l'Allemagne. Ils ont perdu l'intuition et l'intelligence des systèmes philosophiques qui traduisent la tendance vers cette transformation totale. Mais en Russie elle est à l'ordre du jour* ». Lénine est entré dans le mouvement comme l'incarnation de cette volonté de révolution et il a étudié le marxisme, étudié le développement du capitalisme et du socialisme, du point de vue de leur signification révolutionnaire.

Plékhanov <sup>[7]</sup> fut aussi un révolutionnaire, mais ne fut pas un homme de volonté et quelle que soit l'énorme importance de son enseignement, il ne put apprendre à la révolution qu'une algèbre et non une arithmétique. Il devait lui-même, l'histoire l'a montré, perdre la tête devant les opérations arithmétiques élémentaires de la révolution russe. Il enseigna davantage des doctrines élaborées qu'il ne lutta lui-même dans le domaine de la pensée. On voit d'ici comment Lénine théoricien devint Lénine politique.

Le marxisme l'a rattaché à la stratégie générale de la classe ouvrière et l'a aussi mis, de la façon la plus concrète, en présence du problème stratégique assigné à la classe ouvrière russe. On pouvait dire qu'à l'école militaire Lénine ne se borna pas à étudier Clausewitz, Jomini et Moltke <sup>[8]</sup> mais étudia surtout le théâtre des

---

[3] Riazanov, David Borissovitch, pseudonyme de Goldendakh D. B. (1870–1938), spécialiste de Marx-Engels. Adhère au mouvement social-démocrate en 1899 à Odessa. Arrêté, il émigre et fonde le groupe conciliateur « *Borba* » entre les « *iskristes* » de Lénine et les « *économistes* ». Après 1903, marxiste indépendant, collabore à la « *Pravda* » de Trotsky et à « *Naché Slovo* » au début de la guerre impérialiste. Président des syndicats de Petrograd en 1917. Adhère à l'Organisation inter-rayons des social-démocrates unifiés qui fusionne avec le Parti bolchevique en juillet 1917. Partisan d'un gouvernement de coalition socialiste après Octobre. Fondateur et président de l'Institut Marx-Engels (1922-1930). Exclu du Parti en 1931, arrêté en 1937 et exécuté l'année suivante.

[4] Boukharine, Nikolai Ivanovitch (1888–1938). Journaliste et théoricien marxiste. Bolchevique depuis 1906. Arrêté et déporté en 1910, s'évade et émigre en Autriche-Hongrie, puis en Suisse, en Suède et aux États-Unis. Communiste de gauche opposé au Traité de Brest-Litovsk en 1918, évolua ensuite vers la droite. Membre du CC du Parti (1917-1934) et de son Bureau politique (1924-1929), membre du Présidium du Comité exécutif de la IIIe Internationale (1919-1929), puis son président (1926-1929). Rédacteur en Chef de la « *Pravda* » (1917-1929) et aux « *Izvestias* » (1934-1937). Allié à Staline contre l'Opposition de gauche (1923), dirigea ensuite l'Opposition de droite avec Rykov et Tomski (1928-1929) avant de capituler. Arrêté en 1937 et exécuté en 1938.

[5] Mehring, Franz (1846-1919) journaliste, historien et philosophe. D'abord libéral, puis socialiste, il a soutenu Ferdinand Lassalle avant de devenir marxiste. Membre du Parti social-démocrate d'Allemagne depuis 1891, l'un des théoriciens de l'aile gauche du parti. Chercheur et éditeur des œuvres et des lettres de Marx-Engels, auteur d'importants ouvrages d'histoire et de critique marxistes. Internationaliste, il s'oppose au social-patriotisme de la majorité du SPD allemand en août 1914. En 1916, avec Rosa Luxemburg, Léo Jogisches et Karl Liebknecht, fonde le groupe « *Spartakus* », l'aile gauche radicale et anti-guerre du SPD. En 1917, il salue la révolution d'Octobre. Fin 1918, l'un des fondateurs du Parti communiste allemand.

[6] Feuerbach, Ludwig (1804-1872), philosophe matérialiste allemand de la période d'avant Marx.

[7] Plékhanov, Gheorgi Valentinovitch (1856-1918). Après avoir été populiste de 1876 à 1880, contribue à introduire le marxisme en Russie. Fonde le groupe « *Libération du Travail* » (1883). Membre du bureau de la IIe Internationale en 1889. Participe à la fondation du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie (1898) et collabore avec Lénine dans la rédaction de son journal, l'« *Iskra* ». Soutient d'abord les bolcheviques, puis les mencheviques. En 1914, souhaite la défaite de l'Allemagne. Rentre en Russie en mars 1917, soutient le Gouvernement provisoire et s'oppose aux bolcheviques.

[8] Clausewitz, Carl von (1780-1831), officier général prussien et brillant théoricien militaire, son œuvre majeure « *De la Guerre* », fut lue et appréciée par Engels et Lénine. Jomini, Antoine Henri, baron de (1779-1869), historien, stratège et théoricien militaire suisse qui a fait partie des États-majors de Napoléon et du tsar Alexandre Ier. Von Moltke, Helmuth Karl Bernhard comte (1800-1891), maréchal prussien et théoricien militaire, chef du Grand État-Major général pendant la guerre contre la France en 1870-1871.

opérations futures du prolétariat russe. Tout le génie de Lénine est dans sa liaison intime avec son champ d'activité.

J'examinerai une autre fois pourquoi une intelligence aussi vaste que celle de Rosa Luxemburg <sup>[9]</sup> ne comprit pas que Lénine avait raison dès la naissance du bolchevisme. Je ne puis donner ici que les résultats de mes réflexions. Rosa Luxemburg ne comprenait pas les particularités économiques et politiques de la lutte du prolétariat russe et combien elles étaient différentes de la situation faite au prolétariat de la Pologne et de l'Europe occidentale. C'est ce qui l'amena en 1904 au menchévisme.

Dans la perspective historique, le menchévisme a été la politique de l'intelligence petite-bourgeoise et des éléments prolétariens les plus embourgeoisés. Au point de vue de la méthode le menchévisme fut une tentative d'implanter en Russie la tactique du mouvement ouvrier de l'Europe occidentale. Quand on lit les articles d'Axelrod ou de Martov <sup>[10]</sup> sur le développement autonome de la classe ouvrière on est extrêmement séduit comme quiconque s'est formé à l'école du mouvement ouvrier européen.

Je me souviens que, me mettant au courant de la polémique des social-démocrates russes pendant la première révolution, ne connaissant pas la réalité russe, je ne pouvais pas comprendre qu'on pût contester des vérités aussi premières. Mais le plan mirifique du menchévisme ne manquait que des conditions d'application et l'histoire a prouvé que les propos des mencheviques sur l'autonomie du mouvement ouvrier n'étaient en réalité que propos sur la prétendue nécessité de soumettre le mouvement ouvrier russe à la bourgeoisie.

Rien n'est plus édifiant que de lire aujourd'hui les débats sur le fameux article I des statuts du Parti social-démocrate russe qui détermina la scission entre mencheviques et bolcheviques <sup>[11]</sup>. Combien paraissait alors sectaire l'exigence formulée par Lénine de ne considérer comme membre du Parti que les membres de l'organisation illégale ! En réalité, Lénine s'opposait à ce que la politique du Parti ouvrier fût faite par de piètres intellectuels.

À la veille de la première révolution, tout médecin et avocat mécontent lisait Marx et se considérait comme social-démocrate, quoique n'ayant jamais qu'une âme de radical. Même en entrant dans l'organisation illégale, même en rompant avec la vie bourgeoise beaucoup d'intellectuels restèrent, comme le prouva par la suite l'expérience, au fond de l'âme, des libéraux. En tous cas, l'admission exclusive dans les cadres du Parti de ceux qui acceptaient tous les risques de la participation à l'organisation illégale diminuait pourtant le danger bourgeois dans le Parti ouvrier, donnait au courant révolutionnaire prolétarien la possibilité de s'ouvrir un chemin dans les organisations du Parti dont les cadres restaient composés, dans une appréciable mesure, d'intellectuels. Seulement, pour le comprendre, pour provoquer sur ce point la scission du Parti, il fallait tenir à la réalité russe par autant de liens que Lénine, marxiste russe, révolutionnaire russe.

Ce n'était peut-être pas tout à fait clair en 1903-1904 aux yeux de quelques bons marxistes. La clarté se fit quand P. B. Axelrod commença à substituer à l'action du prolétariat russe contre la bourgeoisie sa fameuse campagne des Zemstvos <sup>[12]</sup> c'est-à-dire la participation des prolétaires aux banquets de la bourgeoisie

---

[9] Luxemburg, Rosa (1871-1919), journaliste, dirigeante socialiste et théoricienne marxiste majeure. Participe en 1893 à la fondation du SDKP (Parti social-démocrate du Royaume de Pologne). S'installe à Berlin en 1897 et anime l'aile gauche du Parti social-démocrate allemand (SPD) en combattant le révisionnisme de son aile droite et le réformisme de sa direction. Enseigne le marxisme à l'école de formation du SPD. Internationaliste et anti-militariste conséquente, elle s'oppose frontalement à la guerre impérialiste et à la direction social-patriote du SPD en août 1914. Arrêtée et emprisonnée en 1915. Fonde en 1916 avec Karl Liebknecht, Léo Jogisches, Franz Mehring et Paul Lévi le « Spartakusbund » (Ligue Spartacus), puis le Parti communiste allemand (KPD) en décembre 1918. Salue et soutient de manière critique la révolution d'Octobre et les bolcheviques. Dirige l'insurrection spartakiste écrasée par le gouvernement social-démocrate en janvier 1919. Arrêtée et assassinée par des soldats.

[10] Martov, Julius (1873-1923), pseudonyme de Julius Ossipovitch Tséderbaum ; militant social-démocrate, d'abord proche de Lénine dans le groupe du journal « *Iskra* », puis, après la scission de 1903, dirigeant menchevique et de son aile gauche pacifiste et internationaliste pendant la Première guerre mondiale. En exil en Suisse lors du déclenchement de la révolution, il est revenu en Russie en mai 1917. Adversaire résolu des bolcheviques, il fut autorisé à émigrer en Allemagne en 1920.

[11] L'article I des statuts du Parti social-démocrate russe concernait la définition du membre du Parti. Il fut discuté avec virulence au IIe congrès du POSDR en juillet-août 1903, d'abord à Bruxelles puis à Londres. La version présentée par Lénine offrait une définition « étroite » et « activiste » du membre du Parti – nécessairement militant au sein d'une organisation ou d'une structure régulière de ce dernier –, tandis que celle présentée par Martov partait d'une conception plus « large » et « passive ». C'est cette dernière qui fut finalement adoptée de justesse par le congrès.

[12] Le Zemstvo était une assemblée d'auto-administration provinciale créé en 1864 et dont les membres, issus de la noblesse locale

libérale dans le double but de contempler le bourgeois pour se pénétrer de la haine de la classe ouvrière qu'en dehors des banquets les travailleurs ne peuvent évidemment pas voir ; et de convaincre les capitalistes de la nécessité de servir les intérêts généraux de la nation.

Par sa manière aussi de connaître la réalité russe, Lénine se distingue de tous ceux qui ont voulu régner sur l'âme du prolétariat russe. La réalité russe, il la voit et la sent autant qu'il la connaît. A tous les tournants de l'histoire du Parti, et surtout lorsque nous avons pris le pouvoir, lorsque les destinées de 150.000.000 d'hommes dépendirent des décisions du Parti, je fus étonné par le « bon sens » de Lénine. Voilà, dira-t-on, un singulier compliment pour un homme dont nous pensons qu'il en apparaît un de cette sorte tous les cent ans ! Mais là est sa grandeur de politique. Quand Lénine tranche une grande question, il ne pense pas à la rente foncière, à la plus-value, à l'absolutisme, au libéralisme. Il pense à Sobakévitch et à Sidor, moujiks du gouvernement de Tver, à l'ouvrier de Poutilov, au sergent de la paix qui est dans la rue, et se demande l'effet de la mesure projetée sur le moujik Sidor et l'ouvrier Onoufry, tous deux porteurs de la révolution.

Je n'oublierai jamais ma conversation avec Ilitch à la veille de la conclusion de la paix de Brest-Litovsk <sup>[13]</sup>. Tous les arguments que nous lui servions contre la paix semblaient rebondir comme de petites pierres jetées contre un mur. Il nous répondait la chose la plus simple : le parti de bons révolutionnaires qui, ayant pris sa propre bourgeoisie à la gorge, n'est pas capable de passer un compromis avec la bourgeoisie allemande, n'est pas en état de faire la guerre. La guerre doit être faite par le moujik. – « *Vous ne voyez donc pas que le moujik a voté contre la guerre ?* » me demandait-il. – Pardon, vous dites voté, mais comment ? – « *Avec ses pieds... Puisqu'il se sauve du front !* » Cela résolvait pour lui la question.

Que nous ne nous entendrions pas avec l'impérialisme allemand, Lénine le savait comme tout le monde et il défendait la trêve de Brest-Litovsk sans rien cacher aux masses des calamités qu'elle nous présageait. Mais elle n'était pas pire qu'un écrasement immédiat de la révolution. Elle donnait l'ombre d'espoir d'un répit de quelques mois et c'était décisif. Il fallait que le moujik touchât de ses mains la terre que la révolution lui avait donnée. Il fallait que le moujik se vit en danger de la perdre pour qu'il se résolût à la défendre.

Prenons un autre exemple. C'était au moment de notre défaite dans la guerre avec la Pologne, alors que commençaient les pourparlers de Riga. Je quittais la Russie et j'allais voir Lénine pour l'entretenir des désaccords commençants au sujet de la question syndicale. De même que, lors de la discussion de la paix de Brest-Litovsk, Lénine avait devant les yeux le moujik de la province de Riazan et, sachant que c'était un premier rôle dans le drame de la guerre, s'alignait avec lui, Lénine, au moment de la transition de la guerre civile à la reconstruction économique, se plaçait à côté de l'ouvrier le plus ordinaire, sans lequel aucune vie économique ne peut être rétablie.

À quoi se réduisait, pour lui, la question ? Les assemblées du Parti discutaient du rôle des syndicats dans la production, de la fusion progressive des syndicats avec les organisations économiques, en arrivaient à discuter syndicalisme et éclectisme. Et Lénine voyait l'ouvrier dépenaillé qui avait subi les événements énormes et devait maintenant reconstruire.

Qu'il fallait reconstruire, que nous avions pour cela le droit de tendre toutes les forces de la classe ouvrière, c'était pour Lénine évident. Mais le pouvions-nous en envoyant dans les fabriques et les usines 1.000 de nos meilleurs camarades soldats habitués au commandement ? Les commandements les plus autoritaires n'eussent rien donné à l'usine. Les ouvriers étaient immensément fatigués, il fallait leur donner un moment

---

et de la bourgeoisie étaient élu au suffrage censitaire. Une grande partie de ses membres adhérait au parti libéral (Cadet) ou au Parti socialiste-révolutionnaire. Les zemstvos furent supplantés par les soviets locaux et officiellement dissous en 1918.

[13] Traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale. Le traité de paix initial, négocié depuis décembre 1917, divisait profondément les bolcheviques entre les partisans d'une signature immédiate (Lénine) et ceux d'une « guerre révolutionnaire » (les « communistes de gauche », dont Boukharine). Trotsky suivit un moyen terme en déclarant le 10 février aux délégués allemands que la Russie ne signait pas la paix mais refusait de continuer la guerre (« *ni guerre, ni paix* ») et démobilisait son armée, espérant ainsi accélérer le mouvement révolutionnaire en Allemagne. Mais les Allemands ayant rapidement repris leur offensive, Lénine impose de justesse son point de vue. Par le traité signé le 3 mars, la Russie perdait l'Ukraine, la Courlande, l'Estonie, la Livonie, les villes de Kars, Batoum et Ardakan et les Iles Aaland. A la suite de la défaite des armées allemandes à l'Ouest et de la Révolution de novembre 1918 à Berlin, le pouvoir soviétique annule le traité de Brest-Litovsk le 13 novembre.

de répit. C'était là, pour Lénine, l'argument décisif. Il avait constamment devant les yeux l'ouvrier russe vivant, authentique, de l'hiver 1921. Tout son être sentait ce qu'on pouvait et ce qu'on ne pouvait pas lui demander.

Dans son introduction à la *Critique de l'Économie Politique*, Marx dit que l'histoire ne se pose que des problèmes susceptibles d'être résolus. En d'autres termes, l'homme qui comprend quels problèmes peuvent être à un moment donné résolus, l'homme qui combat pour le possible et non pour le souhaitable, est un instrument de l'histoire. La grandeur de Lénine c'est qu'aucune formule d'hier ne l'empêche de voir la changeant réalité et qu'il a le courage de rejeter les moules qu'il a lui-même coulés hier s'ils empêchent d'embrasser aujourd'hui la réalité.

A la veille de la prise du pouvoir nous préconisons, internationalistes révolutionnaires, la paix des peuples contre la paix des gouvernants. Et voici que nous devînmes un gouvernement ouvrier avant que les autres peuples, infiniment estimables, aient eu le temps de jeter bas leurs gouvernements capitalistes. « *Comment ferions-nous la paix avec la bourgeoisie des Hohenzollern ?* » demandèrent de nombreux camarades. Et Lénine leur répondait avec férocité : « *Vous êtes plus pitoyables que la poule qui n'ose pas sortir du cercle qu'elle a tracé autour d'elle à la craie ; la poule du moins, peut dire que ce cercle de craie elle ne l'a pas tracé d'elle-même. Tandis que vous, vous êtes enfermés dans une formule, vous ne voyez qu'elle, vous ne voyez plus la réalité. Notre devise : Paix des peuples, devait soulever les masses contre les gouvernements militaires et capitalistes. Vous voudriez maintenant que nous périssions, que les gouvernements capitalistes vainquent pour que demeure intangible la formule révolutionnaire !* ».

La grandeur de Lénine c'est qu'il se donne des buts inspirés par la réalité. Il ne se laisse pas bercer par ses rêves. Mais son génie est encore défini par un élément : s'étant donné un but, il cherche, dans la réalité, les moyens qui peuvent y correspondre, il pose tout à fait concrètement la question. Il étudie le plan de campagne et l'organisation de la campagne. Nos organisateurs exclusifs ont souvent dit que Vladimir Ilitch n'est pas un organisateur. Le fait est que, lorsqu'on le voit travailler dans son cabinet du Kremlin, on croit vraiment qu'il est impossible d'être moins organisateur. Non seulement il n'a pas d'état-major de secrétaires lui préparant le travail, mais il n'a pas appris à dicter à une sténographe et il regarde encore sa plume quand il écrit, à peu près comme un moujik du Don regarde la première automobile qu'il aperçoit. Mais montrez-nous, dans le Parti, un autre militant, un seul, qui ait émis pendant de longues années l'idée capitale de la réforme de notre mécanisme bureaucratique, réforme nécessaire si nous ne voulons pas que le moujik, brimé par les bureaucrates, se mette à hurler.

Nous connaissons tous notre mécanisme bureaucratique, nous multiplions tous les clameurs à propos de ce que le camarade Stéklou <sup>[14]</sup> appelle avec une officieuse délicatesse : « *Les petites insuffisances du mécanisme soviétique* ». Mais lequel des dirigeants du Parti s'est dit : La nouvelle politique économique <sup>[15]</sup> a donné de nouvelles bases à l'alliance du prolétariat russe et de la paysannerie, comment faire pour ne pas permettre à la bureaucratie de les détruire ? Le grand politique du prolétariat russe, sur sa couche de malade, loin des petites réalités, pensait cependant à cette question centrale de notre organisation et préparait un plan de lutte dont la réalisation doit prendre une dizaine d'année. Il n'en faisait qu'une esquisse, les détails devant varier au fur et à mesure de l'application. Mais plus on pense à sa rapide esquisse et plus l'on est convaincu qu'il a visé juste, qu'il a prouvé une fois encore quel grand organisateur double chez lui le grand politique.

---

[14] Steklou, Youri Mikhaïlovitch, pseudonyme de Nakhamkis Ovil Moïseyévitch, (1873-1941), publiciste et historien. Adhère au mouvement social-démocrate en 1893, membre du POSDR en 1898. Menchevique après 1903, émigre en 1910. Adhère au Parti bolchevique en 1917. Membre du Comité exécutif central des soviets et rédacteur en chef des « *Izvestias* » (1918-1925). Membre de la Commission du Comité exécutif central pour la rédaction de la Constitution de la RSFSR, président du Conseil central de l'Union des journalistes soviétiques (1918). Dirige un train d'agitprop sur les fronts de la Guerre civile. Arrêté en février 1938, meurt en détention en septembre 1941.

[15] La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaiâ politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Avec l'adoption de la NEP, conçue par Lénine comme une « *retraite forcée* », les relations marchandes sont devenues la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne. La suppression du système de réquisitions et le passage à l'impôt en nature ont permis aux paysans de vendre leurs surplus sur le marché. La NEP offrait également des concessions aux capitaux étrangers afin de relancer la production agricole et industrielle dévastées par la guerre. La NEP fut d'application jusqu'au Premier plan quinquennal de 1928 et ne prit officiellement fin qu'en 1930 avec la collectivisation forcée des terres.

Dieu sait comment le tout se concilie en lui ! (Que le camarade Stépanov et la commission antireligieuse me pardonnent !). L'histoire a ses appareils de distillation clandestine que nulle Tchéka <sup>[16]</sup> ne découvrira. La bourgeoisie allemande n'avait pas su réaliser l'unité de l'Allemagne : mais dans la demeure d'un hobereau de campagne, Dieu ou le Diable, et plus précisément l'œuvre moléculaire de l'histoire, créa Bismarck qui accomplit cette tâche. Quand on lit ses rapports, quand on suit pas à pas le développement de sa politique, les bras vous en tombent. On se demande comment ce propriétaire prussien pouvait embrasser toute la vaste réalité européenne ?

La même pensée vient irrésistiblement à l'esprit quand on pense à l'histoire de notre Parti, à la révolution et à la Lénine. Pendant 15 ans, il parût que Vladimir Ilitch luttait pour des virgules dans des résolutions, luttait contre des *ismes* variés, à commencer par le khvostisme pour finir par l'empiriocriticisme <sup>[17]</sup>. Tous ces *ismes* reflétaient pour Lénine des ennemis réels dissimulés dans la classe ouvrière ou dans les autres classes. Ces *ismes* lui permettaient de palper la réalité ; à travers ces extravagances, il étudiait, scrutait la réalité, et c'est ainsi que se fit ce miracle : le militant clandestin apparut comme l'homme de la réalité russe par excellence. Il n'y a pas dans l'histoire d'autre exemple d'une pareille transformation de révolutionnaire clandestin en homme d'État. Les qualités du théoricien, du politique et de l'organisateur ont fait de Lénine le chef de la révolution russe. Mais pour que ce chef fût le seul, le seul reconnu de tous, il fallait encore un élément humain, il fallait que Lénine fût l'homme le plus aimé de la révolution russe.

Ibsen <sup>[18]</sup> veut nous convaincre que l'homme a absolument besoin de vérité : et c'est là un mensonge dans la formule ibsienne de l'individu. La vérité est mortelle pour beaucoup de gens et même mortelle pour certaines classes. Si la bourgeoisie comprenait la vérité et se l'assimilait, elle serait aujourd'hui même défaite. Comment lutterait-elle en se sentant condamnée, en sachant qu'elle va mourir, et qu'on jettera sa dépouille au cloaque ? Ce qui sauve la bourgeoisie, c'est sa surdité et son aveuglement. Mais la classe révolutionnaire a besoin de vérité, car la vérité est la connaissance de la réalité et la réalité ne peut être vaincue que par qui la connaît. Classe ouvrière et Parti Communiste, nous sommes un fragment de cette réalité et nous ne pouvons préparer la victoire définitive que si nous connaissons nos forces et nos faiblesses. Lénine dit la vérité au prolétariat et ne dit que la vérité, quelque affligeante qu'elle soit. Les ouvriers qui l'écoutent savent qu'il n'y a pas dans son discours une seule phrase pour la phrase. Il nous aide à nous retrouver dans la réalité.

J'habitais à Davos avec un vieil ouvrier bolchevique mourant de tuberculose. On discutait à cette époque du droit des nationalités ; communistes polonais, nous combattions le point de vue de Lénine <sup>[19]</sup>. Le camarade dont je viens de parler, lecture faite de nos thèses contre Lénine, me dit : « *Ce que vous écrivez est tout à fait convainquant. Mais combien de fois n'ai-je pas été contre Lénine ! Et l'expérience a toujours montré en fin de compte que j'avais eu tort* ». Ainsi pensent les principaux militants du Parti et c'est ce qui fait l'autorité de Lénine. Les ouvriers pensent autrement. Ils ont confiance en Lénine, non parce que Lénine a mille fois eu raison, mais parce que, lorsqu'il a eu tort, lorsqu'il a fait faire des fautes, il l'a dit carrément : Nous avons fait une faute, nous l'avons payée, corrigeons-la !

On a souvent demandé : Pourquoi parle-t-il toujours de fautes ? Je n'en sais rien, mais les conséquences de cette méthode sont visibles. Le prolétaire est trop adulte pour croire au Messie. Quand Lénine parle de fautes, sans rien dissimuler, il introduit l'ouvrier russe dans le laboratoire de la pensée, lui donne le moyen de participer aux résolutions finales. Et les masses voient en Vladimir Ilitch un chef qui les incarne, pense avec eux, personnifie leur action. La grande classe qui veut savoir la vérité sur elle-même, aime de tout son cœur le chef qui lui dit toutes les vérités sur lui-même. Toute vérité qu'il lui dira, aussi pénible soit-elle, sera

---

[16] Commission extraordinaire pour la répression de la contre-révolution et du sabotage, constituée par décret du Conseil des commissaires du peuple le 7 (20) décembre 1917 avec à sa tête Félix Dzerzhinsky.

[17] L'empiriocriticisme est une doctrine philosophique et épistémologique développée par le philosophe Avenarius, le physicien Ernst Mach et le penseur bolchevique Alexandre Bogdanov. L'empiriocriticisme se présente comme une alternative philosophique au conflit opposant idéalisme et matérialisme en abolissant toute séparation entre la dimension psychologique de l'existence et sa dimension physique et en établissant leur unité sur des principes communs. Lénine a critiqué ces conceptions, considérées comme idéalistes et niant l'objectivité absolue de la réalité dans son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme* paru en 1909.

[18] Ibsen, Henrik Johan (1828-1906), écrivain et dramaturge norvégien.

[19] Baugy est une localité suisse où se trouvaient plusieurs émigrés bolcheviques pendant la Première guerre mondiale. Le « Groupe de Baugy » s'est constitué en 1916 autour de Boukharine, Radek, Piatakov et Evguénia Bosch en opposition aux thèses de Lénine sur les nationalités, et plus précisément au point 9 du programme du Parti sur le droit à l'autodétermination et à la séparation des nations opprimées dans l'empire tsariste.

comprise et courageusement supportée. L'homme n'a confiance en ses forces que lorsqu'il ne se cache rien de ses pires faiblesses, et lorsqu'il peut se dire : « Et pourtant, quand même »... Lénine aide la classe ouvrière à prendre conscience de tout ce qui la désagrège, de tout ce qui la fait choir et à dire pourtant en dernier mot : Je suis le puissant prolétariat, maître et créateur de l'avenir. Et c'est encore là la grandeur de Lénine.

Au jour du 25e anniversaire du Parti qui porte sur ses larges épaules et la responsabilité du sort de la 6e partie du monde et le levier de la révolution prolétarienne mondiale, les communistes russes et les révolutionnaires de partout n'ont qu'un souhait : Puisse le Moïse qui a fait sortir les esclaves du pays de servitude, entrer avec nous dans la terre promise !